

LA JEUNESSE DE TROTSKY

de Max EASTMAN

Nous avons extrait et traduit plusieurs chapitres d'un livre publié en Angleterre par Max Eastman sur la jeunesse de Trotsky. Le chapitre suivant relate les débuts de Trotsky dans le travail révolutionnaire. Il a alors dix-huit ans et vit à Nicolaïef, dans la Russie du Sud. (M. M.)

Premières armes

Trotsky représentait alors brillamment ce personnage horrifique, familier à tous les lecteurs des éditoriaux américains : le meneur. C'est-à-dire que c'était un homme doué non seulement d'un idéal révolutionnaire, mais possédant un instinct prolétarien suffisant pour comprendre que la seule force susceptible de réaliser un tel idéal réside dans l'organisation même de la classe exploitée. Personnellement, aucun lien ne le rattachait à cette classe.

Ilia Sokolovsky avait naguère connu un ouvrier (un gardien du jardin public) appartenant à une secte religieuse professant des idées révolutionnaires. On pouvait en déduire que, politiquement, il était peut-être aussi révolutionnaire ? Tandis que son ami se mettait à la recherche de cet ouvrier, Trotsky se morfondait. La démarche fut vaine, l'homme ayant disparu pour une direction inconnue, mais Ilia Lvovitch rapportait les adresses de quelques-uns de ses amis avec qui l'on pourrait sûrement se mettre en contact.

Ensemble, ils se rendirent chez eux et les trouvèrent dans un état de révolte consciente contre l'autocratie, révolte dont ils décelèrent bientôt la source : c'était Andreyevitch Mukhin. Mukhin était un mécanicien à l'esprit vif et acéré, qui, en parlant, avait un clignement finaud de l'œil gauche ; c'était un caractère empreint de la plus haute intégrité et une autorité parmi les travailleurs. A part Trotsky et Alexandra Lvovna, il devint l'homme le plus important de l'organisation qu'ils formèrent par la suite, en même temps que l'un des meilleurs amis de Trotsky.

Ils rassemblèrent donc une poignée d'ouvriers et se réunirent autour d'une table du Café de la Russie, où un piano mécanique faisait assez de tapage pour couvrir la conversation. Ils commandèrent du thé en quantités formidables et commencèrent à parler. Pas facile, au début : Trotsky se sentait gêné. Mais Mukhin était un malin. Et il se mit à leur conter la petite histoire suivante : « Un jour, un homme tira de sa poche une poignée de graines, et en posa une sur la table. « Cela, c'est le tsar », dit-il. Autour de cette graine, il en posa plusieurs et dit : « Là, ce sont les ministres. » Et tout autour, d'autres encore : « Ici, les généraux. » Vint la noblesse, le haut négoce, et à la fin, les ouvriers et puis les paysans. Quant tout fut, de la sorte, soigneusement

disposé, un autre homme avança la main et mélangea toutes les graines. « Et maintenant, s'écria-t-il, dites-moi donc où est le tsar, et où est la noblesse, et où est le travailleur ! »

L'histoire plut à chacun. La glace était rompue, un sentiment commun existait entre eux tous et Trotsky se sentit capable de parler.

Il fut très modéré en commençant, ne disant pas tout ce qu'il pensait, mais les ouvriers le poussaient et le forçaient à aller de l'avant. Bientôt, au bout de quelques jours, le groupe grandit, occupant toutes les tables de l'un des côtés du restaurant, et, un soir que Trotsky était arrivé un peu avant les autres, le garçon vint à sa rencontre, lui disant d'un air entendu : « Vos camarades ne sont pas encore là... »

L'incident suggéra la nécessité de trouver un « appartement conspiratif ». Mukhin lui-même s'en occupa et inventa toute une série de signaux électriques permettant aux conspirateurs de fuir, en cas d'alarme, par la porte de derrière. Trotsky rédigea une constitution, et le groupe de discussion prenant de l'extension, devint rapidement : « L'Union des Ouvriers de la Russie du Sud ».

L'organisation était composée de « cercles » se divisant et se multipliant à la façon des cellules qui forment les tissus organiques. Le noyau du premier « cercle » était représenté par Trotsky et Alexandra Lvovna, et sa croissance fut d'une rapidité quasi-miraculeuse. Quand la limite prescrite de vingt-cinq membres fut atteinte, le noyau se partagea en deux, Trotsky se détachant dans l'un, Alexandra Lvovna restant dans l'autre, en qualité d'« organisateurs », selon les termes de la constitution.

Dans chaque nouveau cercle, on s'efforçait d'attirer un nouveau camarade susceptible de diriger, afin de conserver un noyau dans chaque cercle, en cas de subdivision. De cette façon, au cours du printemps et de l'été, huit ou neuf cercles furent formés, et, dans une ville qui ne comptait guère que dix mille ouvriers, plus de deux cents d'entre eux étaient devenus membres cotisants du groupe conspiratif, tous les ouvriers le connaissaient, tous lisaient ses proclamations, les uns avec sympathie, les autres en adversaires résolus.

Ces proclamations étaient très persuasives et extrêmement simples. Elles avaient toujours trait à quelque fait concret survenu à l'usine, ou à l'événement préoccupant les ouvriers, et dont ils s'entretenaient, le soir, en revenant à la maison. Le ton était celui d'un camarade qui eut pris part à la conversation en les accompagnant :

« Vous êtes tous au courant de la visite récente, au chantier maritime, du capitaine Fedotov ; sans doute, êtes-vous tous indignés par l'ignoble conduite de ce grossier vieillard : Parce que certains ouvriers n'ont pas salué le capitaine, immédiate-

ment, par ordre de « Son Excellence », ils ont été placés sur la liste des hommes à renvoyer... »

C'est ainsi qu'il entamait la conversation avec les ouvriers du chantier.

Un ingénieur, à la solde des patrons, convoque un meeting pour dénoncer une de ses proclamations, et voici l'occasion d'une nouvelle conversation :

« Neyman grimpa à l'étage supérieur de l'atelier, là où se trouve la dynamo, il assembla les ouvriers et leur fit un discours où il entraînait plus de mensonges que de mots. Ce n'était pas Neyman qui parlait, c'était le salaire qu'il touchait : « Vous n'êtes qu'une poignée, criait le salaire de Neyman, et vous oseriez vous dresser contre une puissance terrible ! » Camarades, demandez à Neyman s'il lit les journaux et s'il est au courant de ce qui se passe dans le monde. Sait-il que 46.000 ouvriers de Saint-Petersbourg, au moyen de deux grèves, ont obligé cette même « puissance terrible » à leur donner la loi du 2-Juillet, limitant la durée de la journée de travail ?... « Vous souffrirez en prison », déclare cet ingénieur, « et vos femmes et vos enfants mourront de faim et de froid. » Comme le souci de votre bien-être l'inquiète ! Comme il se préoccupe de vous, de vos femmes, de vos enfants ! Répondez à Neyman, qui ne connaît pas d'autre joie que celle d'un bon dîner et d'une maison luxueuse, répondez-lui qu'il y a une joie plus large et plus glorieuse, celle de la lutte pour la grande cause de la justice et de la liberté. »

Dans ces proclamations, aucune affectation, ni ce ton sarcastique propre à la propagande, et qui si souvent amoindrit la force des écrits socialistes. Elles parlent directement, chaudement, à vrai dire presque tendrement des problèmes qui intéressent les ouvriers et de l'immense avenir qui les attend s'ils consentent à s'unir fraternellement ensemble.

Trotsky gardait encore assez d'enfance en lui pour laisser percer naïvement la qualité de l'émotion qui l'entraînait vers cette vie de sacrifice et de dangers. On lit vraiment à cœur ouvert en parcourant les exquis petites lettres écrites de sa main puis tirées à la pâte — patientes, nettes, artistiques, — poussant les classes les plus déshéritées vers l'espérance la plus haute.

« Pendant l'année dernière, écrit-il le 1^{er} janvier, un certain nombre d'ouvriers de Nicolaïef ont formé un Syndicat et se sont préparés à engager la lutte avec les patrons, mais nous ne serons en mesure de combattre vraiment que lorsque vous tous, camarades, viendrez vous joindre à nous et que nous formerons un seul Syndicat animé d'un esprit fraternel. Que l'année nouvelle soit l'aube d'une vie nouvelle, une vie d'hommes combattant leurs ennemis... Nous ne voulons ni voler ni tuer, nous voulons seulement améliorer sans cesse les conditions de notre vie, pour vivre comme des hommes doivent vivre.

« Ne croyez pas ceux qui vous disent que nous sommes dangereux, les étudiants qui veulent seulement surexciter le peuple. Non, camarades, nous sommes des travailleurs semblables aux autres travailleurs. Nous n'avons d'autre but que de sor-

tir de la misère et de mener une vie humaine. Cela, nous le voulons non seulement pour nous-mêmes, mais pour tous les ouvriers... Que notre premier commandement soit : « Tous pour chacun, chacun pour tous. » En l'observant, nous conquerrons bientôt le droit de nous rassembler et de discuter ouvertement les problèmes de la cause ouvrière. Camarades, pour cette cause sacrée, nous sommes prêts à donner notre vie... »

Ce Trotsky, diffusant dans les quartiers ouvriers de Nicolaïef cette humble et sérieuse résolution de nouvel an, comme il est différent du brillant causeur nocturne discutant le marxisme un an auparavant ! Chacun semble avoir remarqué le changement qui s'est opéré en lui. Lorsqu'il revient à Odessa afin de coordonner les efforts dans les deux villes, ses amis ne songent plus à lui demander si son enthousiasme sera durable. Si son sens révolutionnaire a pu, naguère, se teinter de quelque témérité agressive, c'en est fini. Et ceux qui ont pu craindre que l'orgueil ne l'emporte sur la sagesse, et que, comme tant d'autres chefs, il ne supporte pas d'égaux, ceux-là se sont bien trompés.

Il y a toujours en lui quelque chose de volcanique, un reste de hauteur. C'est-à-dire qu'il se comporte ainsi qu'un être froid, raisonnable, discipliné, courtois, mais si, par aventure, un fait quelconque soulève son indignation, oh ! alors, il prend feu sans aucune retenue, et la flamme jaillit sans considération pour ce qui l'environne ! En Trotsky, le sens du bien et du mal est aussi arrogant que chez le Christ, encore n'est-il pas tempéré par l'amour de ses ennemis. Mais pour tous ceux dont il partage la vie et le travail, pour les masses ouvrières de ce monde s'il est téméraire dans sa force, il est celui qui donne, non celui qui s'impose.

Ainsi qu'on peut le voir dans ces proclamations, il s'identifie complètement — comme un poète — aux ouvriers avec qui il travaille. Mais à la vérité il n'est pas un poète, et cet exercice d'imagination doit trouver sa sanction dans les actes de sa vie. La sanction se manifesterait dans une loyauté absolue.

« Il peut être à la fois très tendre et rempli de sympathie, disait de lui Alexandra Lvovna, de même qu'il peut être tranchant et insolent, mais il est un domaine où il reste toujours le même, c'est dans sa dévotion à la Révolution. Dans toute ma vie de révolutionnaire, je n'ai jamais rencontré un seul être dont l'existence soit aussi complètement consacrée à la cause ouvrière ».

Trotsky n'avait pas encore sacrifié sa théorie de la personnalité sur l'autel du marxisme, mais sa propre personnalité s'était rendue devant la belle et charmante adepte du marxisme et devant sa sagesse. Il l'aimait, et s'était détourné de tout ce qui n'était pas la Révolution, et elle-même. Elle était différente de lui, fervente et grave dans sa foi mais insouciant de sa gloire, instinctivement respectueuse de la personnalité d'autrui, et non point débordante du rayonnement de la sienne. Admirablement équilibrée, pratique, le regard affectueux, douée de tous les dons de la bonté, elle était la jeune mère de tous les ouvriers de l'orga-